

EMILE ZOLA

La personnalité d'Emile Zola vient d'être encore mise en évidence par suite de la publication de son nouvel ouvrage : *Lourdes*, qui lui a valu un désaveu pontifical.

Nous n'avons pas l'intention de parler de ce livre aujourd'hui, car nous considérons que l'analyse d'un tel ouvrage doit être faite en dehors de toute passion momentanée et avec une sage lenteur dont les nécessités professionnelles ne nous ont pas encore accordé le loisir.

Ce que nous voulons apprécier dans cette étude, c'est l'œuvre entier du maître ; ce que nous voulons mettre en relief, c'est l'état d'âme de l'écrivain, son talent, ses défaillances, ses passions, ses excès, son génie et son influence.

Zola peut être discuté, honni même, surtout par ceux qui ne l'ont pas lu et qui adoptent des opinions toutes faites : son immense talent ne saurait être nié.

Il est difficile à un auteur qui a la fécondité et la puissance de Zola de réunir tous les suffrages et de ne pas enfanter une génération d'envieux. Ce qui a surtout été fatal à l'auteur de *l'Assommoir*, c'est la publicité retentissante et continue dont il a été l'objet, depuis bientôt vingt ans. Il n'est guère possible qu'un grand talent atteigne son apogée et puisse s'y maintenir au milieu d'un pareil fracas.

La réputation de Zola a encore souffert des appréciations erronées venant de l'étranger. Pour prétendre au droit de juger en dernier ressort un psychologue qui expérimente sur des sujets sensibles, il faut avant tout bien connaître le milieu où évoluent ces sujets ; il faut avoir vécu leur vie, ressenti leurs impressions, avoir partagé leurs amours, éprouvé leur haines.

Celui qui n'a pas vibré à l'unisson des personnages de Zola ne comprendra jamais combien il y a de grandeur farouche dans ce poème poignant qu'on appelle *l'Œuvre*.

Zola n'étudie pas le cœur humain selon la psychologie générale qui donne à chaque peuple des sensibilités particulières, dont les mêmes excitations entraînent invariablement les mêmes passions ; il dissèque des sujets spéciaux, vivant dans un milieu étroit et soumis aux influences fatales des plaies héréditaires.

On peut lui reprocher d'être trop fataliste, de ne montrer que les verrees morales, les débilités humaines, le vice inné sans espoir de guérison, mais on ne peut lui contester le titre de grand artiste.

A force d'accentuer les laideurs humaines, de se complaire à fouiller la perversité des basses classes ; à force de se plonger dans les ordures, dans la bassesse, dans la saleté des promiscuités sexuelles, Zola a déterminé un hoquet général et s'est aliéné l'opinion de tous ceux

pour qui le fonds l'emporte sur la forme, c'est-à-dire la grande majorité de ses lecteurs.

Il est à remarquer que jamais Zola ne corrige les vices qu'il décrit ; que jamais il ne permet à un de ses sujets de s'amender. Il les voit à la fatalité, à la mort physique, à la perte de l'âme, sans pitié, sans pudeur, sans pardon.

Pourtant, la progression morale est aussi réelle, aussi vraie, aussi consolante, aussi humaine que la déchéance des êtres !

C'est un sens qui manque à Zola et c'est cette absence systématique de sentiments nobles qui rendent odieuses à presque tous les lecteurs une grande partie des productions du maître.

Les effets saisissants et parfois sublimes qu'il sait tirer d'une situation, sont presque toujours atténus par une trivialité de mauvais goût qui semble dériver d'un état maladif.

L'erreur de Zola est de croire que la littérature "naturaliste" impose à l'écrivain l'obligation de limiter ses études aux cas répugnans.

Il semble tenir Balzac en suspicion à cause de sa délicatesse. Il a bien recours à son procédé, mais il l'applique à d'autres objets. Ainsi, Balzac, dans *Le lys de la Vallée*, a écrit une page ravissante : *La symphonie des fleurs*. Zola, lui, ayant le nerf olfactif moins perfectionné, a écrit *la symphonie des fromages*, dans *Le ventre de Paris*.

Cette page est d'une grande puissance. Les lettrés et les ouvriers de la plume admirent l'agencement littéraire de ce morceau remarquable, mais leur bon goût est choqué. Tous voudraient avoir la conception géniale de Zola, sa virtuosité étincelante, son inépris des pièges du verbe ; aucun peut-être ne voudrait acquérir cette gloire au prix d'une réputation parcellaire à celle du chantre de "Nana."

Sans doute, cette réputation est exagérée. Ceux qui poursuivent Zola de leurs injurieux inépris sont précisément ceux qui ne l'ont pas lu ou qui n'ont lu que des livres isolés, détachés de la suite, ne donnant aucune idée de l'ensemble de l'œuvre. Mais comme l'opinion générale couvre Zola de toutes les boues qu'il a remuées, et même de toutes les autres, il s'ensuit que sa réputation n'est pas enviable et qu'il aura, dans la postérité, le renom d'un vidangeur littéraire. Il sera conspué par le troupeau d'ignorants vulgaires qui le décrèteront d'indignité, sans plus de raison qu'ils ont décreté que l'insupportable bavarde nommée *Mme de Sévigné* était la femme la plus spirituelle de son siècle.

Zola a pris le nom de chef d'école quoiqu'il ait été précédé dans la voie de la littérature réaliste par Balzac, qui vivra dans les siècles futurs, par Flaubert, les deux de Goncourt et Maupassant. Si Zola recueille